Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres
de l'Université de Liège — Fascicule CCXL

Paul DELBOUILLE

POÉSIE ET SONORITÉS

II

Les nouvelles recherches

1984
Société d'Édition « Les Belles Lettres »
95, Boulevard Raspail, Paris (VIe)

Bibliothèque
de la Faculté de Philosophie et Lettres
de l'Université de Liège

DU MÊME AUTEUR

Poésie et Sonorités. La critique contemporaine devant le pouvoir suggestif des sons. Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, fasc. CLXIII. Paris, Les Belles Lettres, 1961.

Genèse, Structure et Destin d'*Adolphe*. Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, fasc. CXCV. Paris, Les Belles Lettres, 1971.

Benjamin CONSTANT, **Adolphe**. Anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu. Texte établi avec une introduction, une bibliographie, des notices, des notes et les variantes des deux manuscrits et des premières éditions par Paul Delbouille. Collection Textes français. Paris, Les Belles Lettres, 1977.

此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertongbook.com

Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres
de l'Université de Liège — Fascicule CCXL

Paul DELBOUILLE

POÉSIE ET SONORITÉS

II

Les nouvelles recherches

1984
Société d'Édition « Les Belles Lettres »
95, Boulevard Raspail, Paris (VIe)

Conformément au règlement de la « Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres », le présent ouvrage a été examiné par une commission technique composée de M. Jean Mazaleyrat, professeur à la Sorbonne, et de MM. Louis Remacle, Léon Warnant, Philippe Munot et Jean-Marie Klinkenberg, professeurs à l'Université de Liège. M. Philippe Munot en a assumé la révision et a été chargé de la correction des épreuves. A tous, j'adresse mes remerciements pour leurs remarques et suggestions. J'en formule également à l'égard de Mme Françoise Tilkin, assistante à l'Université de Liège, qui, après avoir relu un premier état de mon manuscrit, a encore accepté d'aider à la correction des épreuves.

P. D.

D / 1983 / 480 / 18

I.S.B.N. 2-251-66240-5 broché
I.S.B.N. 2-251-67240-0 relié

© Copyright 1983
Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège
7, Place du 20 août, 4000 Liège, Belgique
Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tout pays

Imprimé en Belgique

à Louis REMACLE

INTRODUCTION

Il y a maintenant plus de vingt ans qu'a paru l'ouvrage dans lequel j'essayais de dresser un panorama critique des théories et des méthodes d'analyse relatives aux valeurs suggestives des sonorités [1]. La manière de poser les problèmes en cause a, depuis lors, sensiblement évolué, sous l'influence des développements explosifs de la critique littéraire et aussi, dans une mesure non négligeable, des progrès accomplis par la psycholinguistique d'une part, par la phonétique instrumentale de l'autre. Il y a donc place, aujourd'hui, pour une nouvelle enquête, qui soit en quelque sorte le prolongement de la première.

On pourrait s'imaginer que les débats sur les valeurs suggestives des sonorités en littérature sont datés et qu'ils appartiennent à un âge maintenant révolu des études littéraires. Mais cela n'est vrai, en fait, que pour certaines modalités, les plus connues et les plus traditionnelles, de la croyance en une puissance proprement signifiante de la structure sonore : celle, par exemple, qui a été illustrée par les travaux de Maurice Grammont [2]. En réalité, la bibliographie du sujet ne cesse de s'enrichir, de nos jours, à une cadence très assurée, ainsi qu'en témoigne du reste le nombre des ouvrages et des articles qui vont être cités au fil d'un travail qui ne se prétend pourtant pas exhaustif. Et cela est dû, notamment, au fait que la plupart des courants nouveaux qui se développent dans le champ des études littéraires sont amenés, d'une manière ou d'une autre, à prendre en considération la possibilité d'existence de ce qu'on s'accorde de plus en plus à appeler, pour faire simple, le « symbolisme phonique ».

Il n'y a rien là de surprenant si l'on songe à la fortune que le « cratylisme » — pour reprendre un mot de Gérard Genette [3] — a

[1] *Poésie et Sonorités*. La critique contemporaine devant le pouvoir suggestif des sons. Paris, Les Belles Lettres, 1961.

[2] Faut-il rendre à nouveau ici la liste des ouvrages où Grammont a touché au sujet ? Qu'il suffise de rappeler le plus important d'entre eux, *Le Vers français*.

[3] Le sous-titre de son ouvrage intitulé *Mimologiques* est *Voyage en Cra-*

connue chez les philosophes, les linguistes ou les littérateurs, à travers les siècles et les pays. La question serait donc moins de savoir pourquoi le symbolisme est une constante de la pensée, au moins européenne, que de s'interroger sur la place exacte qu'il convient de lui faire dans l'ordre des préoccupations de l'homme réfléchissant sur les vertus de son langage, ce qui constitue bien, d'une certaine manière, le fond des débats qui vont nous occuper.

On verra plus loin, dans le détail, comment le problème est posé par le structuralisme jakobsonien et quelles réactions ces conceptions ont provoquées chez d'autres structuralistes. On aura l'occasion de se rendre compte également, même si c'est d'une manière plus incidente, que la dimension psychanalytique n'est pas absente du débat, ou que la sémiotique la plus avancée — celle de Julia Kristeva — ne dédaigne pas de faire appel à un certain symbolisme phonique. Il faudrait peut-être dire aussi que la « phonostylistique » développée par Pierre Léon, dans la perspective où Troubetskoï situait cette discipline, fait une place aux éventuelles valeurs sémantiques des sons. Mais je voudrais m'arrêter dès maintenant, parce qu'il s'agit d'un essai de typologie qui remet en perspective la question du symbolisme phonique dans son usage littéraire, à la synthèse qu'a tentée Tzvetan Todorov, du point de vue de la « poétique ». Je vais avoir aussi l'occasion, au seuil de l'enquête qui va suivre, de rappeler quelles sont les composantes d'une question qui est plus complexe qu'elle ne peut le sembler.

Cette « mise au point », qui a paru sous le titre « Le sens des sons », se présente comme une tentative de classification des différentes théories relatives au symbolisme phonique. Todorov affirme d'emblée : « Il est ... presque impossible de trouver un auteur, tant soit peu intéressé aux problèmes du langage, qui n'ait pas émis une opinion sur le symbolisme sonore ou qui ne l'ait pratiqué d'une manière ou d'une autre », avouant par là que sa tâche n'est qu'un premier pas pour mettre en évidence des catégories essentielles « tout en respectant, dans leurs grandes lignes, les filiations historiques » (p. 446). La première partie, consacrée aux « théories »,

tylie, et Genette utilise ce néologisme pour désigner toutes les théories qui renvoient d'une manière ou d'une autre à un quelconque symbolisme des sons du langage. L'ouvrage est du plus haut intérêt pour qui s'intéresse à l'histoire et aux avatars d'une illusion aussi vieille, dirait-on, que l'humanité elle-même. Voir à son sujet la note que j'ai intitulée « Le pouvoir suggestif des sons ».

此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertongbook.com

mérite surtout notre attention; la seconde, en effet, s'intéressant aux « pratiques », ne retient que leur « forme extrême », c'est-à-dire les cas où « l'on crée des séquences phoniques inexistantes dans la langue du locuteur », et laisse dès lors de côté l'usage littéraire, sauf pour ce qui est de phénomènes très marginaux, comme la « poésie phonique », représentée en France par le mouvement lettriste [1].

Les théories sont groupées en trois familles, d'importance et de richesse variables, à savoir les « sémantiques », les « syntaxiques » et les « diagrammatiques ». C'est dans la première qu'on trouve les considérations les plus traditionnelles sur la question, puisque c'est là qu'il s'agit, à proprement parler, de l'association symbolique d'un son particulier à un sens particulier. Todorov y rassemble, sous l'appellation de « théories extralexicales », les explications relatives aux vertus acoustiques et articulatoires des sons, et, sous l'appellation de « théories lexicales », celles qui mettent en cause des valeurs fondées sur la présence des sons dans des séries déterminées de vocables.

Les différentes « théories extralexicales » ont en commun qu'elles considèrent le symbolisme des sons comme universel, c'est-à-dire non lié au vocabulaire de telle ou telle langue ou de tel ou tel groupe de langues. Autrement dit, ce symbolisme ne serait pas à proprement parler de nature linguistique, mais de nature physique, soit acoustique, comme dans les conceptions généralement défendues par Maurice Grammont et qu'on retrouve aujourd'hui chez Roman Jakobson, soit articulatoire, comme c'est le cas chez André Spire [2] ou, à notre époque, chez le phonéticien hongrois Ivan Fónagy. Signalons en passant que, selon Todorov, « les théories acoustiques ont relativement peu de partisans dans la science actuelle », et qu'il ajoute : « on ne parvient pas à saisir autre chose que des associations subjectives » (p. 448). En revanche, les théories articulatoires seraient à ses yeux plus solides, dans la mesure où c'est à elles que se rapportent le plus souvent, comme nous le verrons d'ailleurs, la majorité des travaux des psychologues. Il reste néanmoins prudent à l'instant de conclure sur la réelle pertinence de ces travaux.

[1] Sur le lettrisme et sur Isidore Isou, son inventeur, je me permets de renvoyer à *Poésie et Sonorités*, pp. 239 sv.

[2] Je ne reviendrai pas à ses théories, dont il a été suffisamment question dans *Poésie et Sonorités*.

Les « théories lexicales » se subdivisent elles aussi en deux groupes. Si elles ont toutes en commun le fait qu'elles refusent le symbolisme universel, il y a, d'un côté, celles qui affirment que des valeurs fixes existent au sein d'une langue donnée ou dans des langues apparentées, ce qui est le cas des considérations de Mallarmé par exemple [1], ou encore des recherches de Jespersen sur la voyelle *i* [2], et de l'autre côté, celles qui considèrent qu'une relation entre son et sens ne peut s'établir, illusoirement du reste, qu'au « niveau du discours », c'est-à-dire dans un texte particulier [3].

Les théories de la seconde famille, qui sont dites « syntaxiques », tiennent moins de place. Elles offrent aussi un intérêt moindre pour notre propos, puisqu'elles ont précisément pour particularité de ne pas envisager la relation entre le son et le sens (ce qui est évidemment l'essence même du symbolisme phonique), mais uniquement la relation, dans la chaîne, entre les sons eux-mêmes [4]. Todorov cite ici le nom d'un formaliste russe, Ossip Brik, qui s'est intéressé de très près à ces questions d'architecture phonique, et pour le domaine français celui de Becq de Fouquières [5], avant de

[1] Il s'agit bien entendu des *Mots anglais*.

[2] Otto Jespersen, linguiste danois bien connu, a cru découvrir que la voyelle *i* était très souvent associée, dans beaucoup de langues, à l'idée de petitesse, et il pensait que cette adéquation du son au sens avait joué un rôle important dans l'évolution linguistique. Je renvoie pour cela aussi à *Poésie et Sonorités*.

[3] Todorov me fait ici l'honneur de citer comme exemple d'une telle attitude la position que je défendais dans *Poésie et Sonorités*. Il précise que c'est en réalité une manière de « refuser aux sons à peu près tout symbolisme », ce qui est évidemment très juste. Il ajoute malheureusement que si je n'ai pas eu de mal à « démontrer les contradictions, les inconsistances dans les théories ... qui soutiennent un symbolisme des sons plus fort », je reste ainsi « aveugle (sourd ?) au rôle des sons dans l'organisation du discours ». L'endroit n'est pas propice à une polémique que je ne souhaite du reste pas voir se développer, mais je ne puis évidemment laisser dire sans protester, au nom de diverses proclamations qui sont venues sous ma plume, dans mon livre et ailleurs. Dire que le rôle des sons est secondaire, ce n'est pas nier son intérêt. Ne pas donner dans les outrances d'un certain symbolisme, ce n'est pas refuser de voir le rôle des sons dans l'organisation du discours.

[4] Il ne sera sans doute pas inutile de nous pencher sur les considérations de cet ordre, auxquelles on peut rattacher, pour hier, les pages que Grammont a consacrées à l'harmonie des vers et, pour aujourd'hui, les travaux de J.-P. Chausserie-Laprée ou de M. Gauthier sur l'euphonie, même si elles ne rentrent pas directement dans notre propos puisque, comme je viens de le dire, le rôle du symbolisme phonique y est nul (voir plus bas, le chap. III).

[5] Becq de Fouquières est l'auteur d'un *Traité général de versification fran-*

faire un sort aux recherches de Saussure relatives aux « anagrammes ».

Restent enfin les théories « diagrammatiques », qui constituent la troisième et dernière famille. Il s'agit de conceptions qui cherchent à allier les deux perspectives précédentes, en considérant, comme dit Todorov, que « ce n'est pas le son isolé qui a un sens, mais une configuration de symbolisants qui désigne une configuration de symbolisés » (p. 453). Ici aussi, on voit apparaître une distinction entre deux types de théories, celles qui situent leur objet au niveau de la langue et celles qui le situent au niveau du discours. Pour le premier cas, Todorov donne en exemple un texte où Chateaubriand affirme que la lettre *a* « se trouve dans presque tous les mots qui peignent les scènes de la campagne », parce que, « ayant été découverte la première ... les hommes, alors pasteurs, l'ont employée dans tous les mots qui composaient le simple dictionnaire de leur vie ». Il ajoute que le même principe se retrouverait dans l'explication — défendue notamment par Roman Jakobson, — selon laquelle les labiales se rencontrent « dans les noms des notions et êtres premiers » (papa, maman, etc.), parce qu'elles sont plus faciles à prononcer.

Pour le second cas, celui où la théorie diagrammatique se développe au niveau du discours, Todorov, après avoir rappelé certains propos de Diderot, des remarques de Grammont et de Fónagy, met en évidence la méthode d'analyse des textes pratiquée par Jakobson, où l'on « cherche toujours à mettre en rapport l'analyse du plan phonique, menée de façon autonome, avec celle des autres plans du texte : grammatical, sémantique, prosodique » [1] (p. 454).

Cette organisation de la matière qui est proposée par Todorov a, comme je l'ai dit, le mérite de faire apparaître certaines composantes majeures de la problématique des sons en traçant des perspectives très claires. Il faut cependant noter que les travaux critiques, du passé comme d'aujourd'hui, se développent le plus souvent en transgressant les limites d'un tel classement. Les conceptions de Grammont, pour prendre à nouveau cet exemple bien

çaise où est énoncée un peu furtivement une théorie du « mot générateur d'harmonie », c'est-à-dire une sorte d'engendrement phonique du vers à partir des éléments constitutifs d'un mot important.

[1] Il va de soi que cette manière d'aborder la question du symbolisme sonore, moins neuve donc qu'il ne pourrait y paraître, au moins dans son principe, nous retiendra longuement (voir pp. 53 sv.).

connu, ne peuvent pas se ramener au seul type des « théories sémantiques » d'essence articulatoire. Et les idées de Jakobson, on vient de le voir, relèvent de la même manière de plusieurs de ces perspectives que Todorov distingue. Ce qui signifie qu'il n'aurait pas été pratique de suivre, dans les pages qui viennent, le plan ainsi tracé. Il reste que nous allons retrouver, chemin faisant, plus ou moins nettement, plus ou moins explicitement signalées, des distinctions qu'il est bon, de toute manière, d'avoir à l'esprit.

Si le petit livre que voici n'est pas organisé strictement selon les classements de Todorov, il n'est pas conçu non plus comme la suite pure et simple de *Poésie et Sonorités*. Ce premier ouvrage avait un côté « sottisier », comme on l'a dit [1], qui était l'effet d'une capacité à l'agacement que le temps et l'expérience ont un peu émoussée. La recette, en outre, me paraît aujourd'hui facile. J'ai donc pris le parti de traiter les choses différemment, en cherchant à expliquer, aussi sereinement que possible, ce que sont les perspectives nouvelles, ce qu'elles révèlent à mes yeux d'apport positif et où se situent dorénavant les limites d'une recherche qui n'est, dans son principe, ni futile ni condamnable.

Je n'ai plus essayé, non plus, de mener mon enquête hors du domaine français autrement qu'au hasard de quelques lectures. Il m'a semblé en effet que la critique française d'aujourd'hui était suffisamment tributaire de ses voisines pour qu'il ne soit plus indispensable de faire un tour d'horizon systématique au-delà des frontières. Il y a peu de chances, tout compte fait, que les données du problème et les solutions proposées varient sensiblement de pays à pays à une époque où les échanges culturels sont ce qu'ils sont aujourd'hui.

Le plan même du livre est sensiblement différent. Il ne s'agissait plus tellement de rendre compte de tentatives faites pour expliquer les fondements réels de la prétendue capacité signifiante des sons du langage que de présenter les différentes techniques proposées pour l'analyse des textes, à partir de conceptions qui sont du reste souvent plus prudentes aujourd'hui qu'elles ne l'étaient jadis.

[1] Le mot est de Genette (*Mimologiques*, p. 206), qui écrit : « sottisier aujourd'hui bien débordé par les 'égarements' de ces quinze dernières années ». Y a-t-il plus belle invitation à reprendre le sujet ? — A toutes fins utiles, on trouvera la liste des comptes rendus de *Poésie et Sonorités* plus loin, dans la bibliographie.

Il serait sans doute aventureux d'affirmer que cette prudence nouvelle, toute relative, tient essentiellement à ces progrès de la psychologie du langage que j'évoquais il y a un instant. Encore ne conviendrait-il pas, à l'inverse, de nier qu'une certaine relation puisse exister entre les deux faits. Il m'a en tout cas paru nécessaire de commencer par un bilan d'expériences qui tentent de cerner les problèmes avec rigueur et d'y apporter des réponses un tant soit peu objectives; de voir aussi comment étaient accueillies, par la critique, ces recherches menées en dehors d'elle. C'est à cela que sera consacré le premier chapitre. Ce n'est que dans un second temps que seront abordées les méthodes d'analyse textuelle. Le chapitre II s'intéressera à celles d'entre elles qui font intervenir, d'une manière ou d'une autre, et sous quelque forme que ce soit, le symbolisme phonique. Le chapitre III, élargissant l'enquête, s'intéressera à diverses démarches critiques qui s'efforcent de rendre compte de l'organisation sonore des textes littéraires sans recourir à ce symbolisme.

L'exposé tendra, tout en décrivant les différentes démarches d'une manière suffisamment détaillée pour qu'on en saisisse bien, à la fois, l'esprit et les caractères essentiels, à dégager petit à petit quelques-uns des nœuds du débat, en vue d'une synthèse finale que je souhaite claire et aussi positive qu'il se peut [1].

[1] Le lecteur voudra bien excuser la disparité qu'il constatera dans les transcriptions phonétiques. Elle provient du souci de respecter autant que possible les graphies des différents auteurs cités, avec les conséquences qu'elles entraînent parfois, faisant par exemple naître l'équivoque quant à la nature phonétique ou phonologique des faits envisagés.

此为试读,需要完整PDF请访问: www.ertongbook.com